

Décrire n'est pas tout : Kurt Lewin sur l'émotion

Denis Seron (FNRS, Université de Liège)

La psychologie prébehavioriste était partagée au tournant du vingtième siècle entre deux tendances distinctes, d'une part une tendance fonctionnaliste et pragmatiste, majoritairement américaine, d'autre part un courant analytique, phénoménologique et majoritairement européen, incarné par Wundt, Titchener, l'école brentanienne et l'école de Würzburg. Un coup d'œil superficiel pourrait laisser penser que l'école gestaltiste de Berlin se rattache au second courant et s'oppose à l'autre. Un examen plus attentif, cependant, révèle que cette vue ne serait pas conforme à la réalité. D'abord, la Gestalttheorie berlinoise s'est constituée centralement en opposition au structuralisme de Titchener. Ensuite, elle présente des convergences de fond avec le fonctionnalisme, dont les plus remarquables concernent la psychologie affective. Il n'est en rien étonnant que, dans le chapitre des *Principles of Gestalt Psychology* dédié aux émotions, Kurt Koffka voie dans le psychologue fonctionnaliste William McDougall le principal précurseur de l'approche gestaltiste, consacrant pas moins de cinq pages à son *Introduction to Social Psychology* (1908). De même, la psychologie des émotions et sentiments d'une autre figure de proue de l'école berlinoise, Kurt Lewin, se veut ouvertement fonctionnelle et non phénoménologique.

La présente contribution discute quelques aspects de la psychologie affective de Lewin et de ses continuateurs. La thèse centrale sous-jacente à celle-ci se ramène à la formule suivante, due à Koffka : « Le problème de l'émotion n'est pas un problème de classification et d'analyse introspective, mais un problème de dynamique et d'analyse fonctionnelle¹. » Le but de cet article est de clarifier et de discuter le sens de cette thèse.

1. Contre l'analyse

La psychologie gestaltiste est née d'un mouvement de réaction contre une certaine conception compositionnelle de la vie mentale, supposément caractéristique de la psychologie

¹ K. Koffka, *Principles of Gestalt Psychology*, London, Kegan Paul, Trench, Trübner & Co., 1936, p. 405. Je traduis toutes les citations. Les traductions françaises existantes sont mentionnées entre parenthèses à titre indicatif.

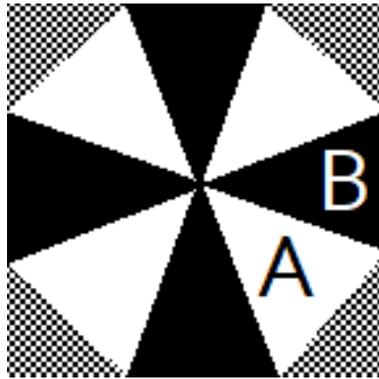
traditionnelle au moins depuis Hume. Sommairement, la thèse incriminée est qu'il existe des objets mentaux composés d'autres objets mentaux. Ce qui signifie que tout objet mental est soit une donnée élémentaire, soit analysable en données élémentaires a, b, ... Fait important, cette conception compositionnelle a également fait l'objet d'une interprétation causale, qu'on rattache couramment à l'associationnisme². Selon cette interprétation, il existe des objets mentaux tels qu'ils sont causés par la combinaison associative d'autres objets mentaux, laquelle se prête à des lois causales, au sens fort ou en un sens plus faible (statistique).

La conception compositionnelle engendre deux problèmes plus importants. Le premier a été soulevé par Christian von Ehrenfels dans son célèbre article « Sur les qualités figurales » de 1890³. Prenons une mélodie M et sa transposition M' supposée en modifier toutes les notes. La question est de savoir ce qui arrive quand on passe de M à M'. À cette question, le sens commun répond naturellement que les notes changent et que la mélodie demeure. Mais cette réponse n'est pas celle prescrite par la conception compositionnelle. Le problème est précisément que, d'après celle-ci, les notes comme la mélodie sont modifiées — ce qui est contre-intuitif. En effet, selon la conception compositionnelle, si je perçois la mélodie M, alors je perçois nécessairement aussi les notes qui la composent. Il est impossible que la mélodie M soit perçue sans que le soient ses éléments. Or, la transposition modifie toutes les notes de la mélodie : M et M' n'ont aucun élément en commun. Donc, M est différent de M'. La transposition ne préserve pas la mélodie.

Cette première difficulté concerne le cas où une figure — par exemple une mélodie — semble demeurer identique pour des éléments différents. Mais il est également possible d'envisager le cas inverse, celui où des éléments identiques semblent supporter des figures différentes. Ce cas engendre une deuxième difficulté de la conception compositionnelle. Considérons cette figure ambiguë imaginée par le psychologue danois Edgar Rubin :

² C'est notoirement en ces termes que J.S. Mill rendait compte des phénomènes de fusionnement, par exemple chromatique. Cf. *A System of Logic, Ratiocinative and Inductive*, vol. 2, London, J.W. Parker, 1843, VI, iv, § 3, p. 502-503: « Il me semble que l'idée complexe, formée par la fusion de plusieurs autres plus simples, doit, quand elle apparaît réellement simple (c'est-à-dire quand les éléments isolés ne sont pas consciemment distinguables en elle), être dite résulter des idées simples, ou engendrée par celles-ci, et non pas consister en elles. »

³ Chr. von Ehrenfels, « Über Gestaltqualitäten », *Vierteljahrsschrift für wissenschaftliche Philosophie*, 14 (1890), p. 249-292 (Chr. von Ehrenfels, « Sur les "qualités de forme" », trad. fr. D. Fisette, dans E. Husserl *et al.*, *À l'école de Brentano : De Würzburg à Vienne*, Paris, Vrin, 2007, p. 225-259).



La question est de savoir ce qui se produit quand on passe d'une figure à l'autre, à savoir de la croix blanche à la croix noire ou inversement. D'après la conception compositionnelle, la perception de la croix blanche et celle de la croix noire réclament des associations différentes, mais les éléments associés — ici les ensembles de données sensorielles A et B — restent constants. Le sujet associe tantôt les éléments de la zone A de manière à produire la représentation de la croix blanche, tantôt les éléments de la zone B de manière à produire la représentation d'une croix noire. Cette idée que les zones A et B demeurent constantes sous les deux associations est un cas particulier de ce que les gestaltistes ont intitulé l'« hypothèse de constance »⁴.

De même, supposons qu'une expérience me donne une figure et qu'immédiatement après, je prête attention aux parties de cette figure. Par exemple, un auditeur à l'oreille exercée distingue trois notes a, b et c constitutives d'un accord A. Nous avons ici deux expériences successives dont l'une donne l'accord A et l'autre, « analytique », ses parties a, b, c (successivement ou simultanément). Or, la conception compositionnelle affirme que $F = R(a, b, c)$, qui est nécessairement faux si, le tout A étant donné, ses parties ne le sont pas aussi. En conséquence, les notes constitutives de l'accord — les éléments sensoriels — sont déjà données dans l'expérience initiale, quoique, dira-t-on, de façon *confuse*. Elles demeurent *constantes* quand on passe de l'expérience inanalysée à l'expérience analysée. En d'autres termes, la saisie des éléments d'une expérience totale ne produit rien, mais clarifie ce qui était déjà phénoménalement présent⁵.

⁴ W. Köhler, « Über unbemerkte Empfindungen und Urteilstauschungen », *Zeitschrift für Psychologie*, 66 (1913), p. 51-89. K. Koffka, « Perception : An introduction to the *Gestalt-Theorie* », *The Psychological Bulletin*, 19/10 (1922), p. 533 suiv.

⁵ Voir emblématiquement F. Brentano, *Vom sinnlichen und noetischen Bewusstsein [Psychologie / Band III]. I. Teil: Wahrnehmung / Empfindung / Begriff*, Leipzig, Meiner, 1928, p. 75-76 (F. Brentano, *Psychologie du point de vue empirique*, trad. fr. M. de Gandillac et J.-F. Courtine, Paris, Vrin, 2008, p. 440) : « Je ne crois pas qu'on

L'hypothèse de constance soulève un problème majeur, identifié par Rubin et Koffka. Le problème est qu'elle constitue un présupposé qu'il est impossible d'établir empiriquement. Ce que me donne l'expérience, ce ne sont pas des données sensorielles élémentaires qui demeureraient constantes, des sensations visuelles, des notes isolées, mais toujours et d'emblée des figures, par exemple des mélodies, des surfaces colorées en forme de croix. En conséquence, la supposition de la constance des données sensorielles pour des figures différentes n'est pas justifiable par l'expérience.

Ces deux difficultés de la conception compositionnelle ont reçu deux solutions distinctes. Des gestaltistes de la première génération comme Ehrenfels et Meinong ont proposé une solution d'ensemble à la première difficulté, celle de la transposition mélodique. En un mot, leur solution consistait à préserver la conception compositionnelle tout en introduisant une composante supplémentaire, la « qualité figurale » (*Gestaltqualität*). Le résultat est que la mélodie transposée est en un certain sens différente, en un autre semblable. La transposition modifie tous les éléments, à l'exception d'un seul, la qualité figurale. Comme celui-ci demeure constant, il est parfaitement légitime de dire que la transposition préserve la mélodie, bien que les deux mélodies M et M' soient naturellement différentes par les notes qu'elles renferment.

Cependant, cette solution laisse intacte la seconde difficulté ci-dessus. C'est pourquoi la critique de l'hypothèse de constance est à la base d'une critique vigoureuse de la première Gestalttheorie par la deuxième, principalement les gestaltistes de l'école de Berlin. La solution des gestaltistes de deuxième génération est de renoncer purement et simplement à la conception compositionnelle : il n'existe pas d'objets mentaux composés de parties séparables. En clair, l'expérience d'une totalité figurale A n'est en aucun sens l'expérience de ses éléments a, b, ... L'approche compositionnelle est donc erronée : le travail du psychologue n'est pas une « recherche élémentaire » (*Elementenforschung*) consistant à analyser des objets mentaux en leurs éléments. Ainsi, clament Rubin et Koffka, les croix blanche et noire dans le dessin de Rubin ne sont nullement deux totalités figurales composées des mêmes éléments, qui demeureraient constants quand on passe de l'une à l'autre. Bien plutôt, elles n'ont absolument rien en commun, elles sont « complètement différentes » (*gänzlich verschieden*)⁶.

puisse affirmer que, quand quelque chose est présenté (*vorgestellt*) <tantôt> confusément et <tantôt> distinctement, l'objet de la présentation confuse ne contient pas déjà tout ce que contient l'objet de la présentation distincte. Car toutes les relations remarquées dans la seconde et dans son objet étaient déjà données dans la présentation confuse, mais précisément elles n'étaient pas remarquées dans celle-ci comme elles le sont dans la présentation distincte. »

⁶ E. Rubin, *Visuell wahrgenommene Figuren : Studien in psychologischer Analyse*, 1. Teil, trad. P. Collett, Kobenhavn Christiania Berlin London, Gyldendal, 1921, p. 100. La critique de l'hypothèse de constance est

2. Psychologie affective

L'approche préconisée dans la deuxième Gestalttheorie a été appliquée à la psychologie affective par Kurt Lewin dès 1926, dans deux articles pionniers parus dans le volume 7 de la revue des gestaltistes berlinois *Psychologische Forschung*⁷.

Comme de juste, la cible de Lewin est avant tout l'analyse psychologique. Il commence par distinguer deux aspects distincts de l'*Elementenforschung* (VORB, p. 302), d'une part l'analyse du point de vue du type, d'autre part l'analyse du point de vue de ses instanciations. Cette dernière est simplement l'analyse au sens évoqué plus haut, à savoir celle des composés mentaux individuels en parties (séparables). Le premier aspect correspond à l'analyse des types d'objets mentaux en types primitifs. Par exemple, la volition est-elle un type primitif ou bien est-elle réductible à des types plus fondamentaux, c'est-à-dire définissable comme une combinaison d'états mentaux typiquement différents ? Naturellement, les deux aspects distingués par Lewin sont étroitement interdépendants. Dans une totalité mentale donnée, on identifie et isole des objets instanciant des types primitifs et eux seuls, puis on suppose que ces objets sont des parties séparables de la totalité mentale.

Lewin commence son article en clamant que la psychologie énonce des lois au sens fort, sans exceptions, parce que ses lois prescrivent des relations entre des types d'objets mentaux. Mais la question de Lewin est maintenant : des relations *entre des types de quoi* ? Comme on le constatera encore par la suite, sa question est fondamentalement une question de formation de concepts (*Begriffsbildung*) plutôt que d'observation empirique. Et c'est précisément sur cette question que la psychologie affective de Lewin s'oppose à l'approche compositionnelle. Les sentiments et émotions, pose-t-il, sont des *Gestalten*. Ils ne sont pas composés de parties isolables (*selbständig*), mais au mieux divisibles en « quasi-parties » (*Quasi-Teile*) (VORB, p. 302) résultant de distinctions conceptuelles entre des types. Les lois de la psychologie

clairement préfigurée par William James qui, en 1890, partait en guerre contre « la conception suivant laquelle les sensations sont des choses psychiques immuables qui coexistent avec des fonctions mentales supérieures » (*Principles of Psychology*, New York, Dover, 1950, vol. 2, p. 27).

⁷ K. Lewin, « Vorbemerkungen über die psychischen Kräfte und Energien und über die Struktur der Seele », *Psychologische Forschung*, 7 (1926), p. 294-329, désormais VORB. Id., « Vorsatz, Wille und Bedürfnis », *Psychologische Forschung*, 7 (1926), p. 330-385. Ces deux articles inauguraient la série « Untersuchungen zur Handlungs- und Affekt-Psychologie », éditée par Lewin et comprenant une quinzaine d'études, principalement expérimentales, qui s'échelonnèrent jusqu'au milieu des années 1930.

affective ne prescrivent pas des relations entre des types d'éléments isolables des *Gestalten* affectives, mais elles se réfèrent à des « types structurels » (*Strukturtypen*) (*VORB*, p. 304).

Or, poursuit Lewin, ces structures psychologiques se caractérisent par le fait qu'elles ont une étendue temporelle (*VORB*, p. 304). Ce qui implique que les phénomènes affectifs exigent centralement, comme on le verra plus en détail dans la suite, une approche *dynamico-causale*. Ces deux aspects, structurel et dynamique, sont inextricablement interdépendants dans la conception de Lewin. Les sentiments dont parle la psychologie traditionnelle sont en réalité des quasi-parties de processus dynamiques qu'il est fallacieux d'étudier isolément et statiquement, comme si c'étaient des choses. Comme le récapitulait plus tardivement Koffka :

La théorie des émotions a souffert de ce qu'on appellerait l'attitude statique des psychologues. Une émotion était considérée comme une sorte de *chose*. (...) Mais, bien entendu, on ne peut traiter adéquatement des émotions au moyen de la catégorie de chose. Nous ne pouvons les couper en morceaux pour voir en quoi elles consistent. Une fois encore, nous sommes entièrement d'accord avec McDougall, qui souligne « le fait évident qu'il n'y a pas de choses telles que des 'émotions' » et préfère la forme adjectivale du terme à sa forme substantivale. (...) Cela signifie que nous appliquons à certains processus psychophysiques le terme « émotionnel » ou « émotif », ces termes étant donc des caractéristiques *dynamiques* dans le même sens où « accéléré », « crescendo », « oscillant » sont des caractéristiques dynamiques de processus⁸.

Lewin donne l'exemple de l'acte d'écrire, qu'il n'y a de sens à étudier psychologiquement que comme un processus englobant une multitude d'aspects dynamiques inséparables (*VORB*, p. 303 et 306-307). Du point de vue de l'environnement externe (*äusseres Umfeld*), le sujet écrivant est attentif aux dimensions de la page, cesse d'écrire quand il atteint la fin de la page ou quand sa cartouche d'encre est vide, etc. Du point de vue de l'environnement interne (*inneres Umfeld*), du « champ mental », l'acte d'écrire est psychologiquement différent selon que le sujet qui écrit est un calligraphe, un philosophe rédigeant un article ou un individu quelconque écrivant un email. Le calligraphe portera attention plutôt au geste d'écrire, le philosophe plutôt aux idées et aux arguments, etc.

⁸ K. Koffka, *Principles of Gestalt Psychology*, *op. cit.*, p. 401.

3. Critique de l'approche phénoménologique

Lewin oppose son approche dynamico-causale à ce qu'il intitule *l'approche phénoménologique* en psychologie. Le qualificatif « phénoménologique » doit être entendu au sens brentanien d'une psychologie descriptive et classificatoire (plutôt que génétique ou explicative-causale), dont la tâche est de clarifier des types phénoménologiques acquis sur la base de l'observation interne ou introspection. L'idée de Lewin est que, « lorsqu'on s'interroge sur la naissance et la disparition, sur les causes, conditions et autre contexte réel, les complexes et événements psychiques se révèlent insuffisamment déterminés par leurs particularités phénoménologiques » (*VORB*, p. 309). Autrement dit, il ne suffit pas de dégager des relations de similitude entre des expériences affectives en vue d'en énumérer des types phénoménologiques.

Le gestaltiste berlinois compare sur ce point la psychologie à la botanique. La botanique traditionnelle, celle de Linné, avait un grave défaut, c'est que ses concepts se référaient à des phénotypes. Le problème est, par exemple, que des végétaux de même espèce peuvent avoir des apparences très différentes selon qu'ils poussent en plaine ou en montagne : ces végétaux sont en conséquence phénotypiquement différents alors même qu'ils sont génotypiquement identiques. La botanique moderne, en revanche, ne présente pas ce défaut, parce que ses concepts sont « génético-conditionnels » (*konditional-genetische Begriffsbildung*). Pour Lewin, il doit en être de même en psychologie. Deux sentiments peuvent être très semblables phénoménologiquement, du point de vue de l'observation interne et externe, et néanmoins être complètement différents psychologiquement (*VORB*, p. 309). Par exemple, l'un peut être « superficiel et pauvre en énergie » alors que l'autre est « profond et fort ».

Le propos de Lewin n'est pas de disqualifier toute approche phénoménologique en psychologie. Il est évident que le psychologue doit commencer par la description phénoménologique : « Cela n'exclut aucunement l'observation minutieuse et l'investigation précise des faits phénoménologiques, mais en un certain sens les présuppose » (*VORB*, p. 310)⁹. L'idée de Lewin est plutôt que la description phénoménologique ne saurait être suffisante en psychologie. S'opposant à la fois au behaviorisme, à l'introspectionnisme et surtout au structuralisme de Titchener, il maintient que l'observation psychologique doit être

⁹ Cf. K. Koffka, *Die Grundlagen der psychischen Entwicklung : Eine Einführung in die Kinderpsychologie*, Osterwieck a. Harz, A.W. Zickfeldt, 1921, p. 21 : « En tant que commencement et que préparation, on ne peut donc nullement rejeter cette méthode, qui peut conduire à former des concepts descriptifs entièrement nouveaux et, par là, à proposer de nouveaux problèmes et de nouvelles théories. Cependant nous ne nous satisfaisons pas de cette méthode, mais nous exigeons toujours que les résultats en soient vérifiés et complétés au moyen d'autres méthodes. »

aussi bien l'observation interne que l'observation externe. Le psychologue procède par l'introspection (*Selbstbeobachtung*) ou observation des vécus (*Erlebnisbeobachtung*), mais aussi par l'observation externe (*Fremdbeobachtung*) (VORB, p. 310).

Ce que récuse Lewin en définitive, c'est la mise en avant de la clarification descriptive au détriment de l'explication génétique et psychophysique. C'est dans cette optique qu'il s'approprie la distinction de Cassirer et Koffka entre « concepts descriptifs » et « concepts fonctionnels »¹⁰. Par opposition à la psychologie phénoménologique qui use exclusivement de concepts phénoménologiques, relatifs à des types phénoménologiques, sa psychologie affective use aussi de concepts fonctionnels, relatifs à des *Strukturtypen* qui incluent l'environnement externe. Dans la conception de Koffka que s'approprie Lewin, la distinction entre concepts fonctionnels et concepts descriptifs correspond à celle entre objectivité et subjectivité¹¹. Les concepts fonctionnels dénotent des choses et processus *réels*, au sens où tout un chacun est habilité à décider si leur attribution est vraie ou fausse ; les concepts descriptifs dénotent des *vécus*, ou *phénomènes*, au sens où seule une personne est habilitée à décider si leur attribution est vraie ou fausse. La psychologie est différente des sciences naturelles en ceci qu'elle n'use pas seulement de concepts fonctionnels, mais aussi de concepts descriptifs. À la différence du physiologiste, le psychologue ne s'intéresse aux comportements, mettons à une expression faciale, qu'en référence à leur dimension phénoménale, descriptive, par exemple au fait qu'un rictus exprime la contrariété. Bref, la méthode du psychologue conjugue l'observation externe et l'observation interne.

4. Causalité

La psychologie affective de Lewin se distingue, on l'a vu, par sa double orientation structurelle et dynamique. Celle-ci l'a conduit, dans ses *Vorbemerkungen* de 1926, à

¹⁰ E. Cassirer, *Substanzbegriff und Funktionsbegriff : Untersuchungen über die Grundfragen der Erkenntniskritik*, Berlin, Bruno Cassirer, 1910 (E. Cassirer, *Substance et fonction : Éléments pour une théorie du concept*, trad. fr. P. Caussat, Paris, Minuit, 1977) ; K. Koffka, *Zur Analyse der Vorstellungen und ihrer Gesetze*, Leipzig, Quelle & Meyer, 1912, p. 1 suiv. ; Id., *Die Grundlagen der psychischen Entwicklung*, op. cit., p. 5 suiv. Sur l'influence de Cassirer sur Lewin, voir J. Heis, « Ernst Cassirer, Kurt Lewin, and Hans Reichenbach », dans N. Milkov, V. Peckhaus (éds), *The Berlin Group and the Philosophy of Logical Empiricism*, Dordrecht, Springer, 2013, p. 67-94 ; A. Perlina, *Shaping the Field : Kurt Lewin and Experimental Psychology in the Interwar Period*, thèse inédite, 2015, chap. 5.

¹¹ Cf. dans le même sens R. Carnap, *Der logische Aufbau der Welt*, Hamburg, Meiner, 1998, § 16, p. 16 (R. Carnap, *La Construction logique du monde*, trad. fr. Th. Rivain, Paris, Vrin, 2002, p. 76-77).

entreprendre une critique de fond de l'interprétation causale de l'approche compositionnelle (voir introd.).

La base de son argumentation est une remise en cause de la séparation entre descriptif et génétique. La psychologie affective, affirme Lewin, ne peut pas faire l'économie de l'explication causale. Cette impossibilité tient au fait qu'on ne peut simplement rien comprendre aux émotions et aux sentiments si l'on fait abstraction de leur « importance » (*Bedeutung*), de leur « profondeur », de leur « poids » ou encore de leur « réalité psychologique » (*psychologische Wirklichkeit*) (*VORB*, p. 304, 305, 314). Ce point rejoint la distinction introduite plus haut entre types phénoménologiques et types fonctionnels. Supposons par exemple qu'une personne irritable et une personne nonchalante traversent un processus affectif phénoménologiquement très semblable. Dans les deux cas, l'introspection révèle une forte irritation et l'observation externe une action violente. L'idée de Lewin est qu'en réalité, en dépit de leur similitude phénoménologique, les deux processus affectifs sont manifestement dissemblables, précisément en raison de leur poids respectif. Bien que les deux affects soient également intenses, l'affect du sujet nonchalant est doté d'un poids plus important que celui du sujet irritable, qui est « superficiel et pauvre en énergie » — et cette différence est psychologiquement pertinente. Or, poursuit Lewin, le « poids » du processus affectif est fonction de sa cause. Le processus affectif libère une certaine quantité d'énergie, et cette énergie a une cause ou une « source ».

De quelle nature est la cause des processus affectifs ? À cette question, la psychologie traditionnelle répondait que les affects sont causés par notre expérience du monde, incluant les stimulations des organes des sens. Rapportée à l'interprétation causale de l'approche compositionnelle, cette idée signifie que des sensations séparées, par leur association, causent un état affectif. Mais l'idée est fautive, objecte Lewin. L'émotion à la vue du visage déformé d'un blessé de guerre, la colère engendrée par une question posée, le stress de quelqu'un qui entreprend un voyage après réception d'une mauvaise nouvelle, tous ces processus possèdent un poids affectif qui est manifestement indépendant de l'intensité de la stimulation externe (*VORB*, p. 314).

Aussi Lewin propose-t-il une conception alternative de la cause des affects, directement inspirée de la dynamique physique¹². La « source d'énergie » est pour ainsi dire interne au

¹² Cf. É. Tremault, « Pouvons-nous comprendre nos émotions ? Sur la théorie dynamique des émotions dans la psychologie de la forme », 2 parties, *Implications philosophiques*, déc. 2013, qui donne un aperçu limpide de cette conception à partir des *Grundlagen der psychischen Entwicklung* de Koffka (1921) et de la *Gestalt Psychology* de Köhler (1929). Le modèle de la dynamique physique n'implique pas que les causes des processus affectifs sont strictement physiques. L'économie, fait valoir Lewin, suit le même modèle sans pour autant être physicaliste (*VORB*, p. 313). Les notions dynamiques utilisées par Lewin sont admirablement discutées et

processus affectif dans son ensemble. Les processus affectifs sont des systèmes traversés par des « tensions » et des « forces », analogues en cela aux systèmes physiques. Lewin cite en exemple un enfant désirant un morceau de chocolat :

Quand par exemple un enfant souhaite obtenir un objet déterminé, mettons un morceau de chocolat, la direction de l'événement (*Geschehens*) changera s'il croise sur son chemin une arête tranchante, un chien méchant ou tout autre obstacle ; dans le cas le plus simple, l'enfant fera un détour et fera ensuite porter ses efforts dans une nouvelle direction ; en bref, l'ensemble des forces présentes dans le champ psychique, y compris la stimulation attractive, gouvernera la direction de l'événement, et cela d'après des lois qu'on peut établir dans le détail. Dans cette mesure, il s'agit donc simplement ici du fait très répandu, évoqué comme cas fondamental, que des « forces » gouvernent le cours d'un événement. (*VORB*, p. 314)

Ce cas peut être décrit de la manière suivante¹³. D'abord, la perception d'une boîte de chocolats dans l'armoire cause une tension dans le système psychique, laquelle engendre un désir ou une intention déterminée. Par là, un état de tension psychique s'associe à un objet donné, au chocolat dans l'armoire, lequel possède désormais quelque chose comme une valeur — disons un caractère d'exigence ou de compulsion. Le morceau de chocolat a un tel caractère de compulsion au sens où il influence et dirige d'autres processus mentaux, spécialement le système psychomoteur. Ensuite, certaines actions mènent à l'assouvissement, à l'accomplissement, etc., c'est-à-dire à la neutralisation des tensions et au retour du système mental à son état d'équilibre initial.

L'essentiel, ici, est que l'indice émotif associé à la boîte de chocolats — son caractère attirant — n'est pas simplement un certain caractère corrélatif à un certain type phénoménologique d'état mental, mais qu'il doit être compris génétiquement comme la manifestation de tensions psychiques qui varient dans le temps et forment un système dynamique. De même, l'intensité d'un processus affectif n'est pas fonction de celle des stimulations sensorielles correspondantes, mais de son *importance* à l'intérieur d'un système dynamique¹⁴.

contextualisées dans P. Kaufmann, *Kurt Lewin : Une théorie du champ dans les sciences de l'homme*, Paris, Vrin, 1968, p. 79 suiv.

¹³ Je suis l'éclairant commentaire de G.W. Hartmann, *Gestalt Psychology : A Survey of Facts and Principles*, New York, Ronald Press, 1935, p. 205 suiv.

¹⁴ « Puisqu'on doit cesser de concevoir le monde de la perception comme un ensemble d'éléments perceptuels, que la perception nous confronte plutôt à des "choses" et à des "événements" réels qui ont une importance

5. Remarques conclusives

Le parti pris antiméréologique (ou anti-analytique) de Lewin forme un premier aspect central de sa psychologie affective. Bien qu'il puisse assurément faire l'objet de distinctions conceptuelles et renferme en ce sens des « quasi-parties », le processus affectif n'est pas un composé formé de parties proprement dites. Le phénoménologue peut bien discerner des parties typiquement distinctes d'un processus affectif total, mais il a tort de voir en elles des parties séparables, qu'il pourrait décrire isolément à la manière de *choses*.

Deuxièmement, la psychologie affective de Lewin dénote une conception génétique, causale et dynamique des sentiments et émotions. À ce titre, elle offre une alternative originale et féconde à l'approche statico-descriptive ainsi qu'à la séparation entre psychologie descriptive et psychologie génétique. Le psychologue brentanien ou titchenerien manque quelque chose d'essentiel, déclare Lewin, quand il cherche dans les affects leurs « types phénoménologiques », quand, par exemple, il range dans la même classe la souffrance du prisonnier torturé et celle du cycliste gravissant l'Alpe d'Huez : il est difficile de ne pas approuver Lewin sur ce point au moins¹⁵.

Un troisième aspect original de la conception de Lewin est qu'elle est psychophysique. Les processus affectifs sont des systèmes dynamiques dont les constituants — les « quasi-parties » — sont aussi bien physiques que mentaux, externes qu'internes. Cette idée a suggéré à Koffka une critique de la théorie alors prédominante de James-Lange, selon laquelle un affect est une certaine accointance avec les processus corporels du sujet¹⁶. Dans la perspective de Lewin, cette théorie a assurément le mérite d'attirer l'attention sur le fait que les affects engagent

déterminée, on devra évaluer le stimulus perceptuel, par exemple le visage déformé d'un invalide de guerre, non pas d'après l'intensité physique de l'impression sensorielle, mais d'après sa réalité psychologique (*nach seiner psychologischen Wirklichkeit*) » (VORB, p. 314).

¹⁵ La ressemblance est frappante avec les préoccupations dynamiques de Freud à la même époque. Cf. par exemple S. Freud, *Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse, Gesammelte Schriften*, Leipzig Wien Zürich, Internationaler psychoanalytischer Verlag, 1924, vol. 7, p. 62 (S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, trad. fr. S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1922, p. 79), cité par P. Kaufmann, *op. cit.*, p. 67 : « Nous ne voulons pas seulement décrire (*beschreiben*) et classifier les phénomènes, mais les concevoir comme des signes d'un jeu de forces dans l'âme, comme l'extériorisation de tendances dirigées vers un but qui œuvrent ensemble ou les unes contre les autres. Nous cherchons une *conception dynamique* des phénomènes psychiques. »

¹⁶ Pour la suite, voir K. Koffka, *Principles of Gestalt Psychology, op. cit.*, p. 401.

l'organisme entier, dans son double versant mental et physique¹⁷. Cependant, elle suggère aussi, à tort, que les affects seraient des processus mentaux consistant à avoir l'expérience de processus physiques. En réalité, les affects, en tant que systèmes dynamiques, sont indissociablement physiques et mentaux, accessibles et par *Selbstbeobachtung* et par *Fremdbeobachtung* :

La théorie <de James-Lange> eut le tort de rester trop proche de la conception qu'elle tentait de combattre, d'expliquer les émotions comme étant une connaissance sensible de tels processus organiques. Autant James a dû aimer le paradoxe selon lequel être triste était sentir l'activité des glandes lacrymales, autant c'est une proposition absurde, nonobstant la grande autorité de James¹⁸.

L'approche dynamique et antiméréologique présente des avantages substantiels sur l'approche statique et méréologique.

D'abord, l'approche des gestaltistes berlinois peut paraître plus féconde dans le contexte contemporain, où la question de l'unité de la conscience occupe à nouveau l'avant-plan de la philosophie de l'esprit. Ces auteurs proposent une version plus élaborée de la *one experience view* récemment promue par Michael Tye contre la conception méréologique. Or, on peut penser que la conception de Tye est meilleure, dans la mesure où elle permet d'éviter les lourds et problématiques présupposés de la conception méréologique¹⁹. Il en est ainsi, à plus forte raison, de la psychologie affective de Lewin, dont l'intuition initiale est celle-ci : les

¹⁷ Koffka oppose cette idée au structuralisme de Titchener.

¹⁸ K. Koffka, *Principles of Gestalt Psychology*, *op. cit.*, p. 401. Il existe des tentatives visant à maintenir ensemble la conception gestaltiste des affects et la théorie de James-Lange. Le psychologue suisse Édouard Claparède proposait en 1928 la conception suivante : (1) les impressions organiques forment une *Gestalt*, qui est l'« attitude globale de l'organisme » ; (2) l'émotion est seulement la conscience de cette *Gestalt* (« Feelings and emotions », dans *Feelings and Emotions : The Wittenberg Symposium*, Worcester MA, Clark University Press, 1928). Cette variante de la théorie de James-Lange était supposée plus résistante à l'objection classique que Claparède formulait ainsi : « Si elle n'est que la conscience de modifications périphériques de l'organisme, alors pourquoi l'émotion est-elle perçue comme une "émotion" et non comme "sensations organiques" ? Pourquoi, quand j'ai peur, suis-je conscient d'avoir peur au lieu d'être simplement conscient de certaines impressions organiques, de tremblements ou de battements du cœur ? » (*ibid.*, p. 128).

¹⁹ M. Tye, *Consciousness and Persons : Unity and Identity*, Cambridge MA, MIT Press, 2003. Cf. mes arguments antiméréologiques dans « La conscience a-t-elle des parties ? », dans L.-J. Lestocart (éd.), *Esthétique de la complexité : Pour un cognitivisme non linéaire*, Paris, Hermann, 2017, p. 23-49, qui recoupe en grande partie la critique gestaltiste de l'hypothèse de constance, et dans le même sens A. Dewalque, « Brentano's mind : Unity without simplicity », *Rivista di filosofia*, 108/3 (2017), p. 349-364.

processus affectifs sont plus correctement décrits en termes de « tensions » à l'intérieur d'un système — lesquelles ne sont assurément pas des *parties* au même sens (propre) où la lettre est une partie du mot et la feuille une partie du feuillage, mais plutôt quelque chose comme des *modifications*, qu'on désigne par des adjectifs et non des substantifs (Koffka). Pour user de comparaisons, la vallée et la vague ne sont pas proprement des parties des surfaces terrestre et océanique : c'en sont simplement des élévations locales²⁰.

Il faut toutefois noter que la question posée par Lewin au sujet des processus affectifs ne converge que partiellement avec celle de l'unité de la conscience discutée dans la littérature récente. Comme Lewin y insiste avec force dans ses *Vorbemerkungen*, son approche gestaltiste « ne signifie *en aucun cas* que l'ensemble des processus psychiques formerait une unique unité close sur elle-même » (*VORB*, p. 302). La raison en est qu'il exige des systèmes affectifs qu'ils forment des « figures fortes » (*starke Gestalten*), c'est-à-dire des totalités dont la cohésion est assurée par des relations dynamico-causales fortes. Par là, Lewin laisse entre parenthèses la question de savoir si ces systèmes, en communiquant les uns avec les autres, peuvent former ensemble une « figure faible » (*VORB*, p. 321-322). Rien n'empêche pourtant — et la notion de « figure faible » nous y encourage même — de faire abstraction des préoccupations dynamico-causales sous-jacentes à la conception de Lewin, et d'envisager son extension à des unités plus larges elles-mêmes de nature figurale, non méréologique.

Un deuxième avantage est que les métaphores dynamiques de Lewin, si elle ne sont que des métaphores, confèrent néanmoins un sens plus satisfaisant au double caractère de *gradation* et de *bipolarité* de la vie affective, qui demeurerait très mystérieux dans le contexte d'une approche statique. Pourquoi opposons-nous l'amour à la haine, la joie à la tristesse, le désir à la répulsion ? Pourquoi y a-t-il nécessairement, entre deux sentiments opposés, un grand nombre de degrés intermédiaires, y compris un degré zéro ? À ces questions, il est désormais possible de répondre ceci : les processus affectifs naissent de tensions au sein d'un système mental qui tend naturellement à recouvrer son état d'équilibre ; des objets affectés d'indices émotifs opposés engendrent des compulsions de directions opposées, spécialement de rapprochement et d'éloignement au niveau psychomoteur. Partant, le degré zéro affectif peut être décrit comme l'état d'équilibre d'un système dynamique et les degrés intermédiaires, comme des degrés intensifs de « forces » à l'œuvre dans le système. Un effet intéressant de cette manière de voir est qu'elle secondarise l'opposition entre affects positifs (amour, désir, etc.) et négatifs (haine, répulsion, etc.) en mettant au premier plan l'opposition entre tension

²⁰ Cf. D. Seron, « Sentiment et jugement : Quelques arguments de Brentano contre Windelband », *Revue philosophique de Louvain*, 115/4 (2017), où je suggère, en m'inspirant d'une remarque de John Searle, qu'aux similitudes, contrastes et structurations figurales du champ phénoménal s'adjoint un *relief* déterminé par des « attitudes » : telle portion du champ paraît existante, désirable, meilleure, etc. — *importante* au sens le plus vaste concevable. L'existence de tels reliefs pourrait bien être un fait général de la vie mentale.

(positive ou négative) et état d'équilibre : non moins que la haine, l'amour est un état instable qui réclame une résolution. Par exemple, un affect pourra être dit « positif » si l'obtention de son objet fait tendre le système vers l'équilibre, et « négatif » si la perte de son objet fait tendre le système vers l'équilibre.